

# Chapitre 1

## Humanité, métaphysique, écriture

### La question de l'écriture

L'humanité a un rapport essentiel avec l'écriture, puisque cette dernière permet habituellement de distinguer « l'histoire » de la « préhistoire ». Et si les principaux fondateurs de notre civilisation, Socrate et Jésus, ont en commun de n'avoir pas écrit, leurs paroles se sont transmises par écrit, pour l'un, dans la philosophie de Platon, et de là dans toute la philosophie occidentale ; et pour l'autre, dans des Évangiles que l'on a rattachés aux « Saintes Écritures » – on dit parfois « L'Écriture Sainte », ou tout simplement « L'Écriture ». L'originalité de Derrida est d'avoir mis, pour la première fois, cette question de l'écriture au cœur de la philosophie. On est surpris, rétrospectivement, que ce n'ait pas été le cas plus tôt, tant cette question est importante, mais c'est ainsi ; il en va de même pour la question du « désir mimétique », mis au cœur de l'anthropologie au XX<sup>e</sup> siècle par René Girard, alors que le désir mimétique est présent et virulent depuis les débuts de l'humanité.

Les premières pages de la *Grammatologie* laissent deviner l'étonnement premier d'où est issue la philosophie de Derrida. *D'un côté*, l'écriture au sens usuel (celle que nous trouvons, lisons et utilisons dans nos livres, nos lettres et nos journaux) est le plus souvent critiquée, méprisée, rejetée par les philosophes, qu'ils soient aspirants à la vérité ou à la sagesse. Les fondateurs (Socrate et Jésus) n'écrivent pas, ce qui semble indiquer que l'écriture n'est pas une activité véritablement digne d'eux. Derrida fait par exemple remarquer, dans *Heidegger et la question* (p. 203), que Heidegger considérait Socrate

comme « le plus grand penseur de l'Occident » ; et que « c'est pour cela qu'il n'avait rien écrit ». Bien plus, on trouve chez de nombreux philosophes et savants, de Platon à Saussure (fondateur de la « linguistique générale ») en passant par Rousseau, de vigoureuses diatribes contre l'écriture. Le passage le plus caractéristique se trouve dans le dialogue de Platon *Le Phèdre*, où le « roi d'Égypte » Thamous refuse à Teuth, son inventeur, que l'écriture soit répandue dans le peuple, car il estime qu'elle y fera plus de mal que de bien :

« Quand on en fut à l'écriture : "Voici, ô roi, dit Teuth, le savoir qui fournira aux Égyptiens plus de savoir, plus de science et plus de mémoire ; de la science et de la mémoire le dopant [en grec *pharmakon* : "remède" ou "poison" selon les cas] a été trouvé." Mais Thamous répliqua : "Ô Teuth, le plus grand des maîtres ès arts, autre est celui qui peut engendrer un art, autre, celui qui peut juger quel est le lot de dommage et d'utilité pour ceux qui doivent s'en servir. Et voilà maintenant que toi, qui est le père de l'écriture, tu lui attribues, par complaisance, un pouvoir qui est le contraire de celui qu'elle possède. En effet, cet art produira l'oubli dans l'âme de ceux qui l'auront appris, parce qu'ils cesseront d'exercer leur mémoire : mettant, en effet, leur confiance dans l'écrit, c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, qu'ils feront acte de remémoration ; ce n'est donc pas de la mémoire, mais de la remémoration, que tu as trouvé le dopant. Quant à la science, c'en est la semblance que tu procures à tes disciples, non la réalité. Lors donc que, grâce à toi, ils auront entendu parler de beaucoup de choses, sans avoir reçu d'enseignement, ils sembleront avoir beaucoup de science, alors que, dans la plupart des cas, ils n'auront aucune science ; de plus, ils seront insupportables dans leur commerce, parce qu'ils seront devenus des semblants de savants, au lieu d'être des savants" » (Platon, *Phèdre*, 274e-275b)<sup>1</sup>.

Derrida a été tellement frappé par ce texte qu'il a rédigé, sous le titre *La pharmacie de Platon*, un commentaire particulièrement brillant et original du *Phèdre*, qui se trouve souvent joint, dans les éditions modernes, au texte du dialogue de Platon. Le contexte et le vocabulaire de la scène lui semblent

---

1. Traduction par Luc Brisson, Paris : GF [modifiée : « dopant » au lieu de « remède » pour traduire *pharmakon* ; on aurait pu traduire aussi par « prothèse » ou « adjuvant » ou « ersatz » : tout ce qui 'tient lieu de']).

significatifs. Le « roi d'Égypte » rejette l'écriture comme apparemment bonne mais réellement nocive. L'Égypte est l'image d'une civilisation très ancienne et traditionnelle (donc proche encore, aux yeux de Platon, de cette origine mythique de l'humanité où les « anciens » connaissaient les premières vérités aujourd'hui perdues). Les « rois » d'Égypte sont presque des « dieux ». La scène montre donc, en filigrane, l'incompatibilité entre « l'écriture » et toute instance « divine », « paternelle », « royale », ou « solaire » (puisque les grands dieux égyptiens étaient solaires). L'écriture y est présentée (et rejetée) comme un « *pharmakon* », mot grec presque impossible à rendre en français, dans la mesure où il signifie selon les cas « remède », et selon les cas « poison ». Derrida reprochera d'ailleurs avec sévérité aux anciens traducteurs du dialogue de ne pas avoir signalé que les deux mots français « remède » et « poison » rendaient un seul et même mot grec, ce qui rendait leurs traductions égarantes pour le lecteur français. L'écriture est donc rejetée, dans cette scène primitive, comme technique ambiguë, trompeuse, usurpatrice. Elle prétend favoriser la mémoire, en fait elle va l'affaiblir. Elle est une mémoire morte (nous retrouvons aujourd'hui ces oppositions dans nos ordinateurs) par opposition à la mémoire vive, ou vivante, de ce que l'on sait « par cœur », de ce que l'on a vraiment « en mémoire », et pas seulement « dans un livre » que l'on emporte avec soi. De là l'expression dépréciative *doctus cum libro*, « savant avec son livre », qui désigne justement celui qui, sans son livre, n'est plus savant, et qui est donc un « semblant de savant », comme le dit le roi à la fin de sa déclaration.

Le rejet de l'écriture par le roi d'Égypte fait résonner, dès l'origine, les harmoniques que l'on retrouvera par la suite, dans toute l'histoire de la philosophie, dès qu'il sera question de l'écriture. L'écriture, qui prétend diffuser et enregistrer la parole vive, est du côté de la mort. Les livres sont inertes et muets comme des cadavres, ne répondent jamais aux questions qu'on leur pose, se répandent comme des voyous dans tous les espaces publics, se laissent manipuler par tous comme des prostitués. Les bibliothèques sont comme de vastes cimetières, dans lesquels on range côte à côte des objets oblongs et poussiéreux marqués d'un nom – les livres y sont comme des tombes et les textes comme des cadavres, ou des « restes ».

Malgré toutes ces différences avec la parole vive, présente, particulière, chaleureuse, l'écriture prétend pouvoir en tenir lieu. Ses prétentions ne sont donc pas légitimes. C'est une usurpatrice en puissance, raison pour laquelle elle déplaît immédiatement au « roi ». L'écriture se révèle parasite de la parole, menaçant de se faire passer pour elle et en même temps de la contaminer. Qui dit « parasitage », « contamination » ou « usurpation » dit aussi « confusion ». L'écriture ainsi menace le « clair » et le « distinct », elle est en elle-même, en cela, une menace contre la philosophie ou contre la pensée, toujours à la recherche de définitions, de distinctions, de netteté et de clarté. On comprend mieux pourquoi Socrate n'écrivait pas. Ce lexique caractéristique du rejet de l'écriture ('morte', 'muette', 'usurpatrice', 'parasite', etc.) se retrouvera au fil des siècles chez tous les auteurs qui critiqueront l'écriture (par exemple Rousseau ou Saussure). Derrida le repère dès ses premiers livres, notamment la *Grammatologie*, en montre la cohérence et la stabilité au cours du temps, et l'adoptera immédiatement comme le lexique de la philosophie de l'écriture qu'il commence alors à développer.

L'étonnement de Derrida vient cependant du fait que, *d'un autre côté*, les philosophes les plus déterminés dans leur méfiance ou leur rejet de l'écriture, au moment même où ils la dévalorisent par les multiples accusations que nous venons de recenser, valorisent paradoxalement « l'écriture » en un autre sens, que l'on pourrait dire « métaphorique » en première approximation (même s'il s'avérera que la distinction entre « sens propre » et « métaphore » fait partie des présupposés qu'une philosophie de l'écriture remettra précisément en cause). Il s'agit pour l'essentiel de descriptions de la nature comme un « livre » « écrit » par Dieu, et de toutes les références à des « inscriptions » naturelles ou divines, par lesquelles seraient « gravées » dans le cœur de chaque homme des vérités morales antérieures à tout apprentissage et à toute culture, et fondamentalement bonnes (la « conscience »). Derrida en donne, aux pages 28 et suivantes de la *Grammatologie*, une série d'exemples. Pour Galilée, ainsi, la nature était « écrite en langage mathématique » (*Saggiatore*, 1623). Descartes entendait chercher la science « dans le grand livre du monde » (*Discours de la Méthode*, 1637). Et Hume estimait que « le livre de la nature » contient « une grande

et inexplicable énigme » (*Dialogues sur la Religion Naturelle*, 1779). Derrida aurait pu mentionner aussi le chapitre 12 du *Traité Théologico-Politique* (1670), où Spinoza déclarait que « la parole et le pacte éternels de Dieu et la vraie religion sont *inscrits* par Dieu dans le cœur des hommes, c'est-à-dire dans l'esprit humain », et que « c'est cela le *texte* véritable que Dieu même a *signé* de son sceau, c'est-à-dire de son idée, comme image de sa divinité », et non pas « du papier et de l'encre noire ». Cette idée d'un Dieu signant sa présence dans la nature comme dans la conscience, l'esprit ou le cœur des hommes est essentielle chez Rousseau, auquel Derrida consacre la plus grande partie de la *Grammatologie*. Derrida y cite plusieurs passages de Rousseau, où l'opposition paradoxale entre la « mauvaise écriture » des livres humains et la « bonne écriture » divine est particulièrement visible<sup>1</sup> :

« L'Évangile [...] est le plus sublime de tous les *livres* [...]. Mais enfin c'est un livre [...]. Ce n'est point sur quelques feuilles éparses qu'il faut aller chercher la loi de Dieu, mais dans le cœur de l'homme où sa main daigna *l'écrire* » (Rousseau, Lettre à Jacob Vernes, mars 1758).

« Si la loi naturelle n'était *écrite* que dans la raison humaine, elle serait peu capable de diriger la plupart de nos actions. Mais elle est encore *gravée* dans le cœur de l'homme en caractères ineffaçables. [...] C'est là qu'elle lui crie [...] » (Rousseau, *Principes du droit de la guerre*, 1755).

« Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus *je lis ces mots écrits dans mon âme* : Sois juste et tu seras heureux [...]. Je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur *écrites* par la nature en caractères ineffaçables » (Rousseau, *Émile. Profession de foi du Vicaire Savoyard*).

« On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence pour en offrir *le texte* à nos entretiens [...]. J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature. C'est dans ce *grand et sublime livre* que j'apprends à servir et adorer son auteur » (Rousseau, *Émile*).

---

1. Voir également *infra*, « Parcours en textes », Texte 3 : « La bonne écriture et la mauvaise ».

La prise de conscience de cet étonnant paradoxe, sans cesse repris au fil des siècles, qui consiste à valoriser et soutenir une « écriture » naturelle ou divine au moment même où l'on dévalorise l'écriture artificielle et humaine, est très probablement la source de toute la philosophie de Derrida. D'un côté, constate-t-il, on déplore le côté artificiel, *secondaire*, tardif, de l'écriture au sens usuel, et ses prétentions à vouloir prendre la place de la parole ou de la mémoire vives. De l'autre, sans doute pour faire contre-feu, on pose une *écriture originaire*, gravée depuis l'origine dans la nature ou dans le cœur des hommes, aussi véridique que l'écriture humaine est trompeuse. Cette double postulation contradictoire s'avérera un piège inexorable pour tous ceux qui s'y seront engagés, c'est-à-dire pour une très grande partie des philosophes et écrivains de notre tradition, jusqu'aux plus contemporains. L'écriture, qui est l'outil ou le médium de la philosophie comme de la littérature, sera en leur cœur même le lieu de superpositions conceptuelles insurmontables. Elle se présentera en effet toujours simultanément comme originaire et secondaire, divine et humaine, légitime et usurpatrice, vivante et morte, véridique et trompeuse... mettant en échec l'ambition première et préliminaire de toute pensée, à savoir la construction de « distinctions », de « séparations », ou de « définitions » claires et précises. La « déconstruction » derridienne ne sera donc pas une critique venant « détruire » de l'extérieur des philosophies que l'on estimerait fausses ou erronées, mais la mise en évidence des confusions, des impasses, et des contradictions dans lesquelles se sont placées un grand nombre de philosophies faute d'avoir résolu, ou tout simplement entrevu, cette dimension paradoxale de l'écriture, c'est-à-dire du matériau ou de l'étoffe dont elles sont faites – la version noire et effrayante de ce paradoxe étant présentée par Kafka dans sa nouvelle *La colonie pénitentiaire*, où l'inscription du texte de la loi à même le corps du condamné qui l'a enfreinte, par un tatouage de plus en plus profond jusqu'à devenir mortel, donne à voir à la fois la puissance du fantasme de superposition des deux écritures, et l'impossibilité de sa réalisation.

## L'archi-écriture

Pour sortir de la contradiction entre une « bonne » écriture naturelle, ineffaçable, véridique et originaire, et une « mauvaise » écriture, artificielle, effaçable, trompeuse et dérivée, il n'y a que deux solutions possibles. On peut, comme la plupart des philosophes de la tradition, essayer de séparer ou de distinguer ces deux formes d'écriture. Mais on n'y parvient jamais. D'une part en effet, il est impossible de savoir laquelle, de la « bonne » ou de la « mauvaise », sert de modèle à l'autre. Le plus probable est que la « mauvaise » écriture, celle que nous utilisons tous les jours, a servi de modèle à la « bonne » (on voit mal en effet pourquoi on aurait appelé « livre », « inscription » ou « écriture » le spectacle de la nature et la conscience morale, si l'on n'avait pas déjà connu et pratiqué l'écriture au sens ordinaire, les livres et les inscriptions). Mais faire de la « mauvaise » écriture l'original, et de la « bonne » la copie, c'est alors s'enfermer définitivement dans le paradoxe, dans la mesure où, d'une part, la particularité de la « mauvaise » écriture (ce qu'on lui reproche généralement) est d'être une « copie » ou une « imitation » de la parole ou de la pensée, et où d'autre part, la relation de modèle (ou original) à copie étant toujours une relation de dégradation, il semble absurde que la « mauvaise » écriture ait jamais pu réellement être le modèle de la « bonne ». Et si, contrairement au bon sens, on tient absolument à soutenir que la « bonne » écriture a pu être le modèle de la « mauvaise », il faudra imaginer une temporalité au cours de laquelle la « bonne » écriture s'est dégradée en « mauvaise » écriture. Une telle temporalité s'appelle une « décadence ». La décadence est d'ailleurs toujours présente dans les discours de critique de l'écriture au sens ordinaire. Mais comment concevoir une telle « décadence » ? Pour quelles raisons la « bonne » écriture se serait-elle dégradée en « mauvaise » ? Ces raisons ne peuvent pas venir de la bonne écriture elle-même, puisque par définition on la suppose bonne. Elles viennent donc de l'extérieur. On supposera alors une longue histoire humaine, des changements de climat, jusqu'à des modifications de l'axe de rotation de la Terre (comme le fait Rousseau) pour expliquer cette dégradation. Mais au fond ces « explications » ne pourront que rester

insuffisantes. Comme elles ne touchent pas à la nature de l'écriture, on ne voit pas facilement en effet comment des accidents survenus à l'humanité auraient pu produire une « mauvaise » écriture qui aurait les caractéristiques exactement contraires de la « bonne », de l'écriture originaire. De plus, ces accidents étant par définition extérieurs et contingents, on pourrait imaginer des cas (ou des populations) où l'écriture ordinaire n'aurait pas été atteinte par ce processus de décadence, et serait restée dans le prolongement de la « bonne » écriture originaire. Mais on ne voit cela nulle part : partout l'écriture usuelle est considérée comme artificielle, effaçable, secondaire, trompeuse, potentiellement mensongère. À toutes ces raisons s'ajoute, très généralement, un argument tiré de la nature même de l'imitation. Si on considère qu'une des deux écritures imite l'autre, et qu'elle est d'autant plus redoutable que l'imitation est plus parfaite et plus réussie, comment espérer un jour les séparer ? Et ce qui est à ce point imitable ne finit-il pas par révéler sa ressemblance avec sa copie, avec une copie ? à force d'imiter l'original, la copie finit par imiter sa nature d'original, révélant rétroactivement que l'original était structurellement copie, autrement dit qu'il n'y avait pas d'original, comme on le voit dans certains arts, par exemple le cinéma, où la distinction « original / copie » n'a pas de pertinence.

La voie de la décadence, de la séparation claire, ou du rejet s'avérant impraticable, Derrida emprunte l'autre voie, la seule possible : celle de « l'archi-écriture ». Cette notion d'une « écriture originaire », qui peut paraître étrange, voire absurde à première vue, est donc d'abord le moyen pour Derrida de résoudre les paradoxes de l'écriture en rétablissant une cohérence complète dans la théorie de la communication et de la signification. Nous concevons spontanément l'écriture comme un relais de la parole orale, une extension de cette parole dans le temps (les écrits restent) et dans l'espace (une lettre porte bien plus loin que la voix). Mais cela nous oblige à poser, consciemment ou non, deux phases contradictoires de la communication. Dans un premier temps, la communication est rapportée à la parole orale, en présence, comme à son origine et à sa vérité. Puis, dans un deuxième temps, lorsque la distance spatiale ou temporelle est trop grande, l'écriture prend le relais de la parole. Mais l'écriture est froide et morte alors que la